



PARCOURS DE PRODUCTEURS ET PRODUCTRICES

ISKRA

Entretien avec Viviane Aquilli et Matthieu de Laborde

Cet entretien a été réalisé dans le cadre des «Parcours de producteurs» du Mois du film documentaire 2018. Ces parcours ont pour objectif de faire découvrir les différentes facettes de la production documentaire. Un projet d'Images en bibliothèques en partenariat avec la PROCIREP.

Classe de lutte du Groupe Medvedkine, 1969





Fidèles à l'héritage de la création de la société Slon/Iskra par Chris Marker et ses compagnons de route dans l'après-1968, Viviane Aquilli et Matthieu de Laborde portent la diffusion d'un catalogue riche de 200 oeuvres en poursuivant sa mission de produire politiquement des films.

Iskra a une histoire particulière. Pouvez-vous revenir sur la genèse de cette société de production ? Quels ont été les raisons et les enjeux de sa création ? En quoi cet historique qui a fait l'identité d'Iskra marque-t-il encore vos choix de production aujourd'hui ?

Iskra – Slon (Société de Lancement des Œuvres Nouvelles) est une coopérative indépendante de production et de diffusion créée officiellement en novembre 1968 sous l'impulsion de Chris Marker. La structure était conçue non comme une entreprise mais comme un outil de production.

Juridiquement la structure était belge car en Belgique il n'y avait pas de censure politique comme en France à l'époque – et les coûts de création de la société se limitaient aux frais d'enregistrement.

L'objectif était de filmer les situations et les événements que les médias de l'époque passaient sous silence ou déformaient, de faire du cinéma engagé aux côtés des sans voix, des oubliés et des déshérités.

Inger Servolin a créé la structure avec bien sûr Chris Marker, mais aussi Jean-Michel Folon, Alain Resnais, André Delvaux, et des techniciens du cinéma de l'époque tels que les chefs opérateurs Jacques Loiseleux et Jean Boffety, l'ingénieur du son Antoine Bonfanti, les monteurs Ragnar Van Leyden, Jacqueline Meppiel ou encore Valérie Mayoux. Inger est aujourd'hui la co-gérante d'Iskra avec Xavier Gauvillé.

Iskra succéda à Slon en 1974 pour devenir une SARL française de production, d'abord de courts métrages puis de longs et continue aujourd'hui encore à produire des films dans l'esprit de l'engagement politique et esthétique initial.

Pour nous, un point de vue fort à hauteur des personnes filmées, et le souci d'écriture, de mise en œuvre d'un dispositif cinématographique au service d'un sujet donné est essentiel, le fond et la forme ne faisant qu'un.

Très concrètement, combien de personnes travaillent chez Iskra ?

Iskra – Un cœur de trois personnes polyvalentes. Une équipe qui s'est formée par cooptation. La décision de s'engager sur un film est collégiale. Mais nous veillons à ne pas nous engager sur trop de productions de façon à avoir suffisamment de temps, de disponibilité pour chacun des projets. Temps pour l'écriture, pour visionner les rushes, pour échanger avec le réalisateur ou la réalisatrice au cours des différentes étapes de production... et cela prend parfois des années...

Vous suivez certains réalisateurs et réalisatrices de film en film, Iskra est-il un refuge pour eux ? Privilégiez-vous une politique spécifique d'accompagnement des auteurs ou la nécessité d'un film ?

Iskra – C'est vrai, il y a une fidélité réciproque certaine. Une douzaine de films menés à bien avec Stéphane Mercurio (dont *À l'ombre de la République*, 2011 ou *Mourir ? plutôt crever !*, 2010) quasi l'essentiel des documentaires de Dominique Cabrera (dont *Une Poste à La Courneuve*, 1994) et bien sept films avec Anne Kunvari, (dont *Le Moment et la manière*, 2012). Quant à la collaboration avec Vincent Gaullier et Raphaël Girardot, elle s'est déjà concrétisée par plusieurs longs métrages audiovisuels ou cinéma dont l'un est actuellement en cours. Fidélité signifie confiance. Ce qui facilite grandement le travail autour d'un film, une production étant une sorte de parcours du combattant ! Ainsi pas de temps perdu, on se connaît, on va à l'essentiel, toujours, et ensemble. Quelle économie d'énergie, de temps et donc d'argent ! Et quel plaisir de travailler de la sorte !

Cependant les nouveaux films, pour trouver leur place dans notre catalogue, doivent rejoindre une ligne cohérente, dans ce qui nous semble toujours porter sens, quelles que soient les époques.

Vous ne vous définissez pas comme producteur, mais comme des « techniciens au service des films ». En quoi cela change-t-il votre rapport aux films et votre manière de travailler ? Quelle est votre implication dans la création du film ?

Iskra – Oui, le titre importe peu, mais la fonction est essentielle. Nous nous voyons comme des compagnons de route au service du film. Ce qui compte c'est le projet et notre rôle est de mettre en œuvre tous les moyens, humains, juridiques, financiers, techniques, au service du film dont nous portons le désir d'aboutissement aux côtés des réalisateurs et réalisatrices.

Chercher de l'argent est la partie la moins intéressante de notre travail qui consiste à trouver les meilleures conditions, la meilleure équipe. Une chef opérateur pourra être génial avec tel réalisateur, mais pas avec un autre. C'est notre rôle de sentir ce genre de choses, en fonction des qualités humaines et professionnelles de chacun. Ou encore de trancher si une musique dont les droits sont plus chers que prévu est indispensable au film. Nous devons libérer le réalisateur de ces soucis-là pour avancer vers le désir du film que nous portons ensemble.

Chronique d'une banlieue ordinaire de Dominique Cabrera, 1992



Comment travaillez-vous avec les réalisateurs et réalisatrices sur le processus de développement et d'écriture des projets de film ?

Iskra – Chaque film, chaque sujet doit trouver sa forme. Nous sommes fiers de produire des OVNI. Et ces formes singulières sont de plus en plus difficiles à faire accepter aux chaînes. Lorsque Dominique Cabrera nous a exposé son idée de raconter l'histoire des tours du quartier du Val Fourré à Mantes-la-Jolie en faisant revenir les habitants dans les appartements qu'ils avaient occupés, nous avons immédiatement eu envie que le film existe. Dans un tel décor - une tour, murée depuis des années, occupée par les seuls pigeons et promise au dynamitage – l'histoire intime allait d'évidence révéler avec force et émotion un pan de l'histoire sociale... C'est devenu *Chronique d'une banlieue ordinaire*. Le dispositif de réalisation, l'idée de mise en œuvre sont ainsi pour nous essentiels. Pour cela, nous restons, il est vrai très fermes sur l'écriture, refusant tout formatage.

Nous ne croyons pas à l'idée selon laquelle l'écriture serait superflue dans le documentaire parce qu'il s'agit

« d'ici et maintenant ». Plus un film est écrit, plus ses repérages sont aboutis, plus le réalisateur sera disponible sur le tournage pour accueillir tous les cadeaux, tous les imprévus qui vont s'offrir à lui. De plus, ce temps passé sur le scénario et le développement est essentiel pour que réalisation et production soient confirmées de porter le désir du même film. Cela évite conflits et malentendus au cours des mois et souvent des années de travail en commun jusqu'à la finalisation d'un film.

Iskra fête cette année ses 50 ans d'existence. C'est sans doute l'une des sociétés de production les plus anciennes, dans un paysage où de nombreuses sociétés de production ne vivent que quelques années. Comment expliquez-vous la pérennité de votre structure ?

Iskra – C'est tout simplement un choix de vie pour chacun d'entre nous. L'engagement passe avant tout. Ce n'est pas toujours simple à assumer.

Ceci dit, nous sommes attachés par le cinéma à la transmission d'une expérience par identification à des personnages, en faisant d'un petit bout d'une réalité une idée qui dépasse son cadre, idée porteuse de sens dans des films qui expriment chacun à leur façon l'espoir à venir d'un monde meilleur auquel nous voulons toujours croire. Pour nous, les difficultés, de plus en plus évidentes, à tenir ces raisons-mêmes d'exister, nous obligent à conforter notre force de résistance.

En cinquante ans, Iskra a suivi les évolutions du paysage et du métier. Quel regard portez-vous sur cette histoire de la production documentaire ? Quelles sont selon vous les principales difficultés aujourd'hui pour produire film ?

Iskra – Nous travaillons en effet de plus en plus difficilement avec les télévisions. Les conditions de production se complexifient d'année en année. Les budgets baissent. Les choix d'engagements des diffuseurs ne représentent plus la diversité de la création et les chaînes de service public remplissent de moins en moins leur rôle. La nécessité quantitative de leur audience rentre en contradiction avec les nécessités à représenter les divers paysages de notre société et elles ne s'aventurent plus que rarement dans ces projets sociaux où l'esthétique devient politique.

Aussi depuis ces dernières années, nous avons été amenés à produire essentiellement pour le cinéma, ce qui implique d'autres contraintes pour être en mesure de présenter nos productions au CNC en vue d'éventuelles avances sur recettes après réalisation. Mais se pose alors la question du public et de comment l'atteindre lorsqu'une vingtaine de films sortent en salles chaque mercredi et que nous sommes quasi sans moyens pour promouvoir nos sorties.



Les luttes politiques ont toujours été au cœur de votre catalogue, observez-vous un glissement du film militant vers le film politique ?

Iskra – Nous nous obstinons à donner au mot “politique” son sens positif. Un regard qui offre sa complexité sur la société dans laquelle nous vivons. Tout est politique quand on filme le monde et ceux qui y vivent. Cela en offrant un cadre d’expression de préférence à tous ceux que l’on n’entend pas ou trop peu. Comme les femmes de détenus dans *À côté* de Stéphane Mercurio ou les travailleurs en abattoirs de *Saigneurs*, le film de Raphaël Girardot et Vincent Gaullier. Comme il y a 50 ans au début de notre histoire quand Chris Marker filmait les ouvriers en grève de la Rhodiaceta pour ce qui est devenu *À bientôt j’espère*.

Aujourd’hui, le catalogue compte près de 200 titres. Il s’agit de tout un pan de la production documentaire. Pouvez-vous nous dire quelques mots sur la diversité des œuvres qui composent votre catalogue ?

Iskra – Certes diversité et pourtant aussi unité, permanence dans les thématiques - le monde du travail, la justice, l’environnement, le monde ouvrier et ses luttes, l’évolution des mœurs... Nous aimons monter des programmations qui associent des films des premières années de production aux films de ces dernières années. Par exemple associer *Avec le sang des autres* (1975) de Bruno Muel du Groupe Medvedkine de Sochaux à *Disparaissez les ouvriers* (2011) long métrage de Christine Thépénier et Jean-François Priester ou encore *Septembre chilien* (1973) de Bruno Muel au film de Claudia Soto Mansilla et Jaco Bidermann *Les Enfants des mille jours* (2013). La richesse de notre catalogue et la diffusion de pas loin de 200 films représentent une part non négligeable de nos revenus.

Vous vous impliquez également au niveau de la diffusion des films. Comment procédez-vous concrètement pour que vos films vivent et circulent une fois terminés ?

Iskra – Nous utilisons les moyens d’aujourd’hui. Internet et les réseaux sociaux bien sûr et l’édition de DVD, comme cette année, avec la sortie en co-édition avec Les Mutins de Pangée d’une seconde édition des films des Groupes Medvedkine de Besançon et Sochaux, et de *Si j’avais quatre dromadaires* l’un des derniers films encore jamais édité de Chris Marker.

Nous sommes aussi connus, il faut l’admettre et sommes sollicités quotidiennement par les exploitants, tout particulièrement au cours de cette année 2018, année anniversaire des 50 ans de Slon Iskra et année du cinquantième de Mai 68.

Nous savons toujours pourquoi nous choisissons de produire un film. Il nous est arrivé sur certaines thématiques en résonance avec l’actualité d’aller au bout de notre souhait de producteur en sortant nous-mêmes nos films en salles puisque nous sommes aussi distributeurs, même si ce n’est pour nous qu’une activité exercée par nécessité.

Nous avons aussi une activité de diffusion non-commerciale, cela depuis toujours, en direction des médiathèques, de l’éducation nationale, des associations et des regroupements de gens motivés, un peu dans l’esprit des ciné-clubs du passé, pour qui le documentaire offre un espace de réflexion, d’échange, d’enrichissement, de plaisir à partager un regard sur le monde et à se sentir ensemble.

Jun 2018

**Rendez-vous sur
www.moisdudoc.com**



En partenariat avec

ISKRA



PROCIREP
Société des Producteurs
de Cinéma et de Télévision